

tation du nombre des chrétiens et leur dispersion obligent à déléguer des prêtres afin de la célébrer pour eux. L'Eucharistie est le sacrement de l'unité de l'Église : c'est par sa participation que les chrétiens se reconnaissent entre eux. Hermas dit ainsi : « Que cette Eucharistie seule soit regardée comme légitime, qui se fait sous la présidence de l'évêque ou de celui qu'il en aura chargé. Là où paraît l'évêque, que là soit la communauté. » On n'y admet ni païens ni hérétiques, ni même (pour la liturgie eucharistique proprement dite) les catéchumènes. À la suite de la Cène de Jésus, elle prend d'abord la forme d'un banquet fraternel. Chacun porte ses aliments, on partage, on en porte aux pauvres et aux absents. On lit la Parole de Dieu et l'évêque ou le prêtre la commente. Ensuite a lieu la célébration eucharistique proprement dite avec la consécration puis la communion. Ainsi l'amour des uns pour les autres est-il manifesté en même temps que l'amour du Christ pour nous. Par la suite, l'augmentation du nombre des participants, les difficultés d'organisation et les risques de dissipation obligent à abandonner la partie « banquet ». On s'en tient désormais à la lecture et à l'explication de la Parole et à la consécration. En signe d'unité, on porte aussi le pain consacré à ceux qui n'ont pas pu venir. La cérémonie, qui se tient longtemps dans des maisons privées dont une partie est transformée en lieu de culte, est ponctuée par des hymnes pleines de joie. On en possède de très anciennes. La prière à Marie s'insère sans doute dans ce cadre. La plus ancienne prière que nous possédions sur elle, le *Sub tuum praesidium*, est peut-être de la fin du III^e ou du début du IV^e siècle.

Avec l'édit de Milan (313) on entre dans une période toute différente. Désormais, l'Empire se

christianise rapidement. À la fin du IV^e siècle, il est probable qu'en Orient au moins, la majorité de la population est chrétienne. On construit alors un peu partout des églises, en général pleines de clarté, sur plan basilical. Elles sont magnifiquement ornées de mosaïques, symboles de l'unité de beauté entre la terre et le Ciel. Par le visible, on remonte à l'invisible. L'iconographie en est très riche. La liturgie s'organise, sous des formes d'ailleurs assez différentes selon les régions. En général, elle prend une forme très majestueuse. On a un grand sens des mystères célébrés. Des codifications liturgiques diverses apparaissent. Pour l'instruction des catéchumènes ou des fidèles on compose des catéchèses. Les textes d'homélies liturgiques deviennent plus nombreux. Les plus grands évêques considèrent comme une part fondamentale de leur action d'enseigner leur peuple : on a conservé ainsi un grand nombre de sermons. Ils véhiculent un enseignement qui aborde tous les aspects de la vie chrétienne. L'hymnologie se développe. Tout est plus facile pour la vie chrétienne, d'autant que les lois de l'Empire sont désormais de plus en plus influencées par la morale catholique. On n'aura plus d'efforts héroïques à faire pour vivre sa foi dans la société : on entre en période de chrétienté. Du coup, les charismes extraordinaires disparaissent. La grâce sera donnée désormais par le canal ordinaire des sacrements.

Si la foi est plus facile, elle est menacée autrement. Son aisance même porte à un certain relâchement. Les Pères de l'Église s'en plaignent. Le peuple chrétien a donc besoin d'être réveillé. Il l'est par les temps liturgiques (Avent, Carême) qui se mettent alors en place pour toute la société et constituent un peu

comme des retraites collectives. Il l'est par les pèlerinages qui commencent dès le III^e siècle au moins et ont de plus en plus de succès. Ils ont lieu en Terre sainte (le plus ancien itinéraire que nous ayons est celui d'une dame bordelaise en 333), à Rome où sont enterrés Pierre et Paul, sur les tombeaux des martyrs, puis des confesseurs. Le peuple chrétien est aussi animé par un exemple de vie particulièrement radicale : il s'agit de la vie monastique.

VII. Le monachisme

Le monachisme trouve son origine dans la virginité volontaire qui, nous l'avons vu, est une institution très importante. Elle concerne surtout des femmes, mais aussi des hommes. Il existe non seulement des vierges qui restent dans leur famille, mais aussi des communautés de vierges, soit masculines, soit féminines, où l'on vit et prie ensemble. Aux IV^e et V^e siècles, des écrits particuliers leur seront consacrés par saint Athanase, saint Ambroise et saint Jérôme afin de leur donner une règle. Les groupes de vierges se situaient surtout en ville, et étaient, semble-t-il, reliés quelquefois directement à l'évêque local.

1. Les premiers moines

Mais certains désiraient davantage. À la fin du III^e siècle, en Égypte, se produisit, autour de saint Antoine, le père des moines († 356), et de saint Paul de Thèbes (mort vers 340), un mouvement des âmes ferventes vers le désert : on avait le désir de rompre complètement avec la vie du monde, afin de se

consacrer entièrement au Seigneur dans la prière et la contemplation. Saint Antoine, né vers 251, était le fils d'une famille de paysans aisés de Queman, près de Memphis. Un jour, vers 271, il entendit à l'église la Parole de Dieu : « Si tu veux être parfait, va, vends tous tes biens, donnes-en le prix aux pauvres, puis viens et suis-moi. » Il reçut cette parole pour lui et la réalisa. Il vécut d'abord près de chez lui, sous la direction de plusieurs ermites puis, au bout de vingt ans, il s'enfonça dans le désert, près d'un ancien château, à Pispir. Après une lutte très âpre contre le diable, purifié, il devint capable de recevoir des disciples. Antoine vivait dans une grande austérité, mais celle-ci ne faisait pas peur, et le désert de Pispir commença à se peupler d'ermites. Antoine n'était pas un organisateur et ne voulait pas créer d'institution. Chacun organisait sa vie comme il l'entendait, habitant une grotte, une cellule ou un ancien tombeau : on appelle cela la vie anachorétique. Ce fut comme une explosion. Les moines se multiplièrent. La vallée de Nitrie (à 60 kilomètres au sud-est d'Alexandrie), le désert dit des Cellules (à une vingtaine de kilomètres de Nitrie), la vallée de Scété (à 70 kilomètres au sud-sud-ouest de Nitrie) comptèrent bientôt, comme le désert de Pispir, des centaines de moines : il y en aurait eu jusqu'à cinq mille à la fois à Nitrie. Certains, comme saint Macaire d'Alexandrie († 394), Évagre le Pontique († 399), laissèrent un grand nom. Saint Athanase évoquait l'enthousiasme qui saisissait le visiteur quand il voyait toutes ces cellules « remplies de chœurs célestes qui chantaient les louanges divines ».

Cependant la vie anachorétique était très dure, à cause de la solitude, et tout le monde ne pouvait la

supporter. Ce fut le génie de saint Pacôme († 348) d'organiser la vie cénobitique, c'est-à-dire en commun. Pacôme était né dans une famille païenne, mais il se convertit en 307 en voyant la charité de chrétiens qui le réconfortèrent pendant qu'il était à l'armée. Libéré de ses obligations militaires, il se fit ermite et le demeura sept ans. Un jour, une voix ou une parole intérieure lui dit : « La volonté de Dieu, c'est qu'on se mette au service des hommes pour en faire des saints à présenter à Dieu. » Il reçut alors un charisme de paternité spirituelle et aménagea vers 320 à Tabennesi, dans la région de la Thébaïde, en Haute-Égypte, un petit couvent où l'on vivait en commun. Il lui fallut plusieurs années pour trouver les premières recrues stables, puis l'expérience s'étendit rapidement. Sa sœur Marie organisa de son côté des monastères de femmes. Là aussi, ce fut une explosion. La Thébaïde se remplit de monastères qui étaient, en fait, comme des villages ou des petites cités, avec de nombreuses maisons, plusieurs églises et des parties communes. Le plus connu fut le Couvent blanc à Atrépé, en Thébaïde, dont l'abbé fut longtemps saint Schnoudi (339-451). Certains avaient des centaines, et peut-être des milliers de membres. À son tour, la ville d'Alexandrie fut ceinturée de monastères qui auraient compté ensemble jusqu'à deux mille moines.

Le monachisme ne resta pas limité en Égypte, mais il passa immédiatement dans tout l'Orient. Hilarion (291-371), un disciple de saint Antoine, le transporta en Palestine, et Épiphane d'Éleuthéropolis y fit passer le monachisme pacômien. Les monastères palestiniens, appelés des laures, produisirent de grands saints comme saint Euthyme (377-

473) ou saint Sabas (439-532). À Jérusalem, à Bethléem, dans tous les lieux saints, même urbains, des communautés s'établirent. Le mont Sinaï fut colonisé par les moines. La Syrie connut des formes de monachisme d'une austérité extraordinaire⁹. La Grèce, Constantinople furent rapidement conquises. Le premier monastère fut fondé dans cette cité en 382. Elle en comptait 23 en 448 et 80 au milieu du VI^e siècle.

En Occident, le monachisme fut connu en particulier par saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, grand ami des moines, qui fut exilé plusieurs fois à l'autre extrémité de l'Empire, à Rome et à Trèves, parce qu'il défendait contre les empereurs la foi de Nicée. Il y révéla l'existence d'Antoine, de Pacôme et de Macaire. Saint Hilaire de Poitiers, qui avait rencontré Athanase, fit connaître en Gaule le monachisme et la vie de saint Antoine. Ce fut l'enthousiasme et, vers 340-345, une vie monastique commençait dans des palais de la haute aristocratie romaine. L'Italie, l'Afrique du Nord, l'Espagne, la Gaule furent immédiatement atteintes. En Gaule, il y aurait eu plus de 40 monastères à la fin du V^e siècle. Saint Martin († 397) en fonda un célèbre à Ligugé, près de Poitiers, en 363, avant de créer ensuite Marmoutiers, près de Tours, en 371. Lérins, fondé par saint Honorat († 429 ou 430), fut un réservoir d'évêques. À Marseille, saint Cassien (mort vers 435) fonda Saint-Victor, qui fut un centre important. On est assuré de l'existence de 240 monastères, ruraux ou urbains, en Gaule à la fin du VI^e siècle, mais certaines estimations font monter ce nombre

9. Comme les moines stylites, qui vivaient au sommet d'une colonne. On en connaît plusieurs dizaines.

beaucoup plus haut. L'Angleterre, l'Irlande furent touchées à leur tour. Des Occidentaux allèrent s'installer en Orient, soit durablement, comme saint Jérôme (né vers 345 – mort vers 420) à Bethléem, soit provisoirement, comme Cassien qui visita la Palestine et l'Égypte. Ainsi, les IV^e, V^e et VI^e siècles sont-ils l'époque d'une véritable invasion pacifique par les moines.

L'expansion du monachisme amena la rédaction d'une littérature spirituelle extrêmement abondante. Celle-ci comprit d'abord des vies des principaux moines : c'est ainsi que nous avons une *Vie de saint Antoine*, due à saint Athanase lui-même, ou des *Vitae Patrum*. Elle fut également composée de recueils d'exemples, de maximes, d'enseignements. C'est aussi par là que l'Occident connut les moines orientaux. Ainsi, Cassien composa à l'usage d'amis gaulois les *Institutions monastiques*, qui parlent de l'organisation des monastères et de leur vie spirituelle, et les *Conférences*, recueils d'entretiens qu'il avait eus avec les principaux ascètes égyptiens. Leur influence fut immense. Saint Thomas d'Aquin, par exemple, cite Cassien plusieurs centaines de fois. Mais les moines composèrent aussi de véritables traités de vie spirituelle, comme les *Homélies pneumatiques* longtemps attribuées à saint Macaire l'Égyptien, les recueils de sentences ou le traité *Sur la prière* d'Évagre le Pontique, *Le pré spirituel* de Jean Moschus, les traités du moine Isaïe et les œuvres de saint Nil. Toutes ces œuvres ont servi de base à la littérature spirituelle postérieure.

Être moine, ce n'est pas fuir le monde pour le plaisir d'avoir la paix. C'est au contraire s'engager dans une épreuve, au sens d'épreuve sportive, dans un combat. Le désert n'est pas le lieu de la tran-

quillité mais, comme dans l'Écriture sainte, le lieu de l'affrontement à soi-même et au démon, d'où on sortira transformé. Le moine est celui qui veut devenir parfait et il n'y arrivera pas sans efforts. Pour cela, il doit combattre tous les vices et acquérir les vertus les unes après les autres. Les écrits ascétiques détaillent très précisément les vices et la manière de les réduire. En effet, si l'on veut combattre, il faut connaître l'ennemi. Les tentations les plus courantes contre lesquelles les moines, tout comme les autres hommes, ont à lutter sont la glotonnerie, la luxure, l'avarice, la colère, la tristesse, le dégoût de la vie spirituelle (qui peut être une sorte de déprime), la vaine gloire et l'orgueil. Les notations psychologiques sont souvent remarquables et les étapes du combat, avec les alternatives d'échec et de succès, sont le fait d'hommes expérimentés. Les moines connaissent aussi très bien les étapes de la vie de prière dont ils énumèrent les degrés. On passe de plus en plus de la crainte à l'amour, de la supplication pour soi à l'intercession pour les autres et à l'action de grâces. On arrive, par l'Esprit Saint, à une union avec Dieu qui se manifeste par l'extase, la joie, le don des larmes, une paix constante et profonde. Cela se fait sous la conduite de moines plus âgés, qui ont parfois un vrai charisme de père spirituel. Ajoutons que les traits d'humour ne sont pas rares dans cette littérature qui est souvent le fait de personnages très fins.

2. Monachisme et culture

On a pu parler de « monachisme savant » à propos des trois grands écrivains cappadociens : Basile de Césarée (329-379), Grégoire de Nazianze (329-

389/390) et Grégoire de Nysse (né vers 335 – mort vers 394). Ces trois personnages, fort liés entre eux (Grégoire de Nysse était le frère de Basile et Grégoire de Nazianze son ami) sont d'ailleurs différents, bien qu'ils aient des sources communes. Du néoplatonisme, ils gardent en particulier le mépris de la chair. Basile est considéré, peut-être d'une manière exagérée, comme le législateur du monachisme oriental. Il écrivit une sorte de règle où il prenait vigoureusement parti pour le cénobitisme et se montrait sévère pour l'anachorétisme. Sa pensée était très communautaire et en même temps plus modérée que le monachisme égyptien. Saint Grégoire de Nazianze produisit, sur la virginité, des pages qui allaient faire date. Mais il sut aussi parler merveilleusement de la vocation de l'homme à être divinisé par le Christ : si Dieu s'est fait homme, c'est pour que l'homme devienne Dieu. L'effort ascétique est utile. Toutefois l'essentiel est l'œuvre de l'Esprit Saint qui forme le Christ en nous. Grégoire de Nysse, que l'on a redécouvert au ^{xx}^e siècle, fut l'un des auteurs les plus profonds de son temps. Il eut en fait une immense influence sans que l'on se rende toujours bien compte de son origine. Sa pensée, exprimée spécialement dans son *Discours catéchétique*, son traité sur la *Création de l'homme* et son *De instituto christiano*, se déroulent dans un cadre biblique et liturgique, même s'il utilise avec beaucoup de dextérité des concepts d'origine platonicienne. Lui aussi insiste beaucoup sur la virginité, qu'il faut comprendre dans un sens élargi. Au fur et à mesure que les sens corporels perdent de leur importance, les sens spirituels s'éclairent, et on a de plus en plus le « sentiment de la présence » divine, selon une

expression qui lui est chère. Cette présence de Dieu est à la fois lumière et ténèbre. Il insiste beaucoup sur ce dernier aspect. Elle est surtout dépassement, évolution perpétuelle. Au terme du chemin, se trouve l'unité de l'homme avec lui-même et surtout avec son Dieu dans l'amour, communication substantielle de Dieu à l'âme. On a ici une mystique de l'unité d'une force extraordinaire.

VIII. Les grands docteurs de l'Église latine

Jusqu'alors, c'est le monde oriental qui avait eu l'initiative au point de vue spirituel et intellectuel. La situation évolua dans la seconde partie du ^{iv}^e siècle. Il y a des moments dans l'histoire où, après de longues recherches, on arrive à des synthèses et à des équilibres supérieurs. C'est ce qui se produit dans l'Église latine en plusieurs domaines, grâce à un ensemble de personnages d'une stature peu commune comme saint Jérôme, saint Léon le Grand, saint Grégoire le Grand. Nous insisterons seulement sur trois figures.

1. Saint Ambroise

La première est saint Ambroise de Milan (v. 340-397). Ambroise est très dépendant dans son enseignement de la littérature spirituelle grecque, qu'il connaissait fort bien. C'est avant tout un homme soucieux d'instruire son peuple. La plupart de ses œuvres ont été prêchées avant d'être écrites, ce qui leur donne un aspect très « réaliste ». Il eut le mérite d'incarner, de faire passer dans la pratique le meilleur de la

théologie de Philon, d'Origène ou de saint Basile. De ce point de vue-là, c'est bien un Latin : il est soucieux de la vie et de tout ce qui peut la nourrir.

Il sut aussi, dans des circonstances politiques très difficiles, jouer son rôle d'évêque avec une force, une autorité et un succès qu'on n'avait peut-être pas connus jusqu'à lui. Les autorités publiques et même l'empereur Théodose, qui se rendaient coupables de graves abus, durent reculer devant lui. Par là, il donna un exemple d'indépendance, non seulement politique mais aussi spirituelle, qui allait être précieux par la suite dans tout le monde occidental.

2. *Saint Augustin*

Mais plus important est le personnage de saint Augustin (354-430), dont on a dit qu'il était le plus grand des Pères de l'Église et le maître à penser de l'Occident chrétien. Augustin appartenait à une famille de Thagaste, en Afrique du Nord. Universitaire à Carthage, Rome puis Milan, il s'engagea dans une recherche ardente de Dieu, recherche dans laquelle l'élément personnel et l'élément intellectuel se croisaient au sein d'une profonde inquiétude. Après de longues hésitations et des contacts avec saint Ambroise, il « rencontra » Dieu à Cassiciacum, près de Milan, en 386. Il avait trouvé le port. Dès lors, toute sa vie allait être consacrée à comprendre, à défendre et à exposer ce qu'il avait découvert. Rentré en Afrique, il devint évêque d'Hippone et joua un rôle considérable dans toute la vie ecclésiale du temps.

Chez saint Augustin, spiritualité, théologie et philosophie s'entremêlent. Jamais théologien ne fut moins déconnecté que lui par rapport aux réalités de

l'Église et de sa propre vie. Il avait cherché à comprendre qui était Dieu, et il avait d'abord adhéré au manichéisme, qui croyait à l'existence de deux dieux : l'un du bien et l'autre du mal. Il était également imprégné de néoplatonisme à la manière de Plotin. Sa rencontre avec le Dieu de Jésus-Christ lui montra que celui-ci était le vrai bien désirable, le seul amour, la délectation de l'âme. Toute la théologie, la spiritualité, l'anthropologie d'Augustin sont commandées par cette découverte : Dieu est l'être infiniment aimable vers lequel nous tendons et qui seul peut nous combler. Il a de Dieu une idée très aimante, très affective, dans son fond, qui se lie à ce qu'il en connaît personnellement. Fort attaché à l'amitié, il a compris que la vie avec Dieu était comme une amitié. Elle l'est d'autant plus que Dieu a créé l'homme à son image, qu'il y a en lui quelque chose de la Trinité, et qu'il est appelé à partager la communion d'amour qui existe entre les Personnes divines.

Au fur et à mesure que le temps passa, Augustin utilisa de plus en plus ses vastes connaissances philosophiques au service de la foi et l'Écriture sainte prit une place grandissante aux dépens du néoplatonisme. Cela est important. En effet, Augustin quitta de plus en plus le domaine des spéculations pour toucher à la réalité de la vie. Son œuvre est un immense effort de réalisme. Or, dans la réalité, que voit-on ? Que l'homme est pécheur. Augustin pouvait en parler d'expérience. D'où un regard sur la nature humaine blessée par le péché, dépourvu de complaisance inutile. Mais nous savons aussi que le Christ nous sauve et vit en nous. Comment y vit-il ? Par sa grâce. Saint Augustin est le docteur de la grâce, c'est-à-dire